

Communication de Monsieur Michel Louyot



Séance du 20 octobre 2017



Le Français de l'étranger

Je vous remercie de me donner la parole sur un sujet qui me tient à cœur puisque j'ai vécu trente-trois années à l'étranger. L'idée d'aborder ce thème en revient à Monsieur le Président honoraire Alain Petiot. Elle lui était venue à la lecture de mon récent livre *Un chouan lorrain*, une conversation entre un oncle et son neveu. Alors que l'oncle se définit comme un «émigré de l'intérieur», le neveu, à savoir votre serviteur, se qualifie de «Français de l'étranger».

Madame la Présidente m'avait d'abord proposé de parler au pluriel des Français de l'étranger. Vaste sujet. Combien sont-ils? Un million six cent mille seraient recensés par nos consulats mais leur nombre pourrait atteindre les trois millions. Près de la moitié d'entre eux résiderait en Europe, un tiers en Afrique subsaharienne et en Afrique du nord et plus de 10% en Amérique du nord. L'identité particulière du Français de l'étranger est reconnue par nos institutions. Douze sénateurs élus au suffrage indirect les représentent depuis longtemps.

À cette représentation s'est ajoutée en 2012 celle de onze députés élus au suffrage universel. Nos consulats tiennent lieu de mairie pour nos compatriotes expatriés. Enfin, le ministère des Affaires étrangères dispose d'une Maison des Français de l'étranger censée rassembler une communauté dont il convient cependant de reconnaître qu'elle est disparate. Quoi de commun par exemple entre le haut-fonctionnaire en poste à l'Organisation des Nations Unies et le garçon de café d'un French Bistro en Tasmanie?

Incapable d'embrasser un sujet aussi vaste, j'ai choisi de parler au singulier, à savoir du Français de l'étranger que je fus, et ce, avec l'espoir qu'à travers

ma destinée particulière émergeront des traits communs à l'ensemble de nos concitoyens vivant hors de nos frontières. Je mettrai l'accent sur la triple vision qui n'a cessé de m'animer tout au long de ce parcours :

- la manière dont je perçois le pays étranger ;
- la façon dont je suis vu par les habitants de ce pays ;
- enfin, le regard que je porte sur la France à partir du pays où je me trouve.

La Roumanie

D'abord la Roumanie. C'est un matin d'octobre 1967 que j'ai quitté la Lorraine pour me rendre en 2 CV à Iasi, à l'autre bout du continent, à quelques kilomètres de la frontière soviétique, où l'on m'avait nommé lecteur à l'Université Alexandru Ion Cuza. Bien que je n'aie pas cédé à la tentation communiste, comme nombre de mes collègues de l'époque, je m'attendais à ce que règnent dans ce pays une justice sociale et un niveau de vie convenable pour tous. Or, le choc est immédiat. Le lendemain matin de mon arrivée à Iasi, nous faisons le tour des magasins d'alimentation. Impossible de dénicher la moindre bouteille de lait après six heures du matin dans cette ville de cent trente mille habitants. Et tout au long de mes trois années de séjour, il en ira de même pour la plupart des produits alimentaires de base. « *Navem* », nous n'en avons pas. C'est l'un des premiers mots roumains qu'apprend notre fille Anne. La pénurie concerne tous les biens de consommation. Tout part à l'exportation. C'est surtout la viande qui manque sur les étals. Blême, un collègue vient me confier qu'il a été interrogé à mon sujet par la *Securitatea*. « Dis-leur que je ne suis pas content parce que je ne sais pas où acheter de la viande ». Notre conversation se déroule dans notre appartement à l'attention des oreilles indiscretes dissimulées dans les murs. Manœuvre efficace pour un temps. L'on me gratifie d'un permis spécial d'entrée à l'abattoir. Mais le sésame n'est valable que trois mois. « Le mieux serait d'avoir accès au magasin du Parti » nous confie, non sans naïveté, une voisine. C'est ainsi que nous apprenons qu'au paradis des travailleurs, certains camarades sont plus égaux que les autres. Restent les expédients si l'on veut survivre. Un éminent professeur de médecine a besoin d'appareils chirurgicaux. Nous les commandons en France et en guise de paiement, demandons de la viande. Nous en recevons chaque semaine dans un colis enveloppé dans un numéro de *Scinteia*, l'organe du Parti communiste roumain. Mais lorsque mon épouse rentrera accoucher en France, la livraison hebdomadaire cessera. Je n'aurai plus le temps de courir le bifteck, me nourrirai de riz aux orties, le plat du pauvre, et contracterai un début de scorbut. « Vous êtes navigateur solitaire ? » me demandera le médecin lors de mon retour en France en été. « Non, je vis en Roumanie ».

Me voilà donc « bon pour l'Orient ». C'est la formule qu'emploieront mes collègues roumains quelque temps après mon arrivée lorsque la glace sera brisée. Selon eux, cette formule était celle dont on usait au ministère français des Affaires étrangères avant la guerre. Les diplomates qui n'avaient pas d'appui étaient envoyés en Orient. Et comme chacun le sait « l'Orient commence aux portes de Vienne ». « Bon pour l'Orient ». Toute dérisoire qu'elle est, la formule révèle ce sentiment complexe que vouent non seulement les Roumains mais tous les habitants de « l'Autre Europe » aux Européens de l'Ouest. Le sentiment douloureux d'être en retard, à la traîne. À quoi se mêlent l'envie pour cette Europe occidentale qui finit toujours par mieux s'en sortir et l'amertume de ne pas être reconnus.

L'Europe a beau être divisée par le rideau de fer, les Roumains savent tout de la France. Mais qui chez nous a lu *La lettre perdue* de Caragiale ou *Les chardons du Baragan* de Panait Istrati? Qui a écouté la voix à fendre l'âme de Maria Tanase, l'Édith Piaf roumaine? Qui s'est laissé bercer par la *Rhapsodie roumaine* de Georges Enesco?

Le désir de France est alors immense et ce, d'autant plus que les visas de sortie ne sont octroyés qu'à de rares privilégiés. La tâche est lourde. Il revient au lecteur d'être à la fois manutentionnaire, chauffeur, commissionnaire, opérateur projectionniste, professeur, animateur culturel, conférencier, consul, voire une sorte de délégué de la France pour toute la Moldavie. Certes, j'arrive au bon moment. La Roumanie rêve d'indépendance. Les troupes soviétiques n'occupent plus le pays. Si la population roumaine supporte avec patience les conditions rigoureuses auxquelles j'ai fait allusion, c'est bien parce que quelque chose s'est mis à bouger. C'est tout un peuple qui, en deux ans, de 67 à 69, va tenter de se réapproprier ses traditions. Une diplomatie roumaine se met en place. Jeu de bascule entre Pékin et Moscou, entre Israël et les pays arabes, rapprochement avec l'Ouest, notamment avec la France.

Si le contexte est favorable à une diffusion de notre langue et de notre culture, l'objet de ma mission, la méfiance freine encore la curiosité. On voudrait bien coopérer avec le représentant de la France mais il ne faut pas s'emballer trop vite, on ne sait pas de quoi demain sera fait. Je comprends très vite qu'isolé dans cette ville de province, constamment épié par les services de la *Securitatea*, je n'ai pas d'autre choix que de gagner, autant que faire se peut, la confiance des autorités. Rencontrer les responsables dans tous les milieux. Ne pas venir les mains vides. Accepter de siroter le café-cognac en devisant de choses et d'autres. C'est ainsi que peu à peu les portes s'entrouvrent et les opportunités de coopération se présentent. Ces retrouvailles avec la culture française vont de pair avec le désir d'échapper à l'emprise soviétique et la fierté

de recouvrer l'identité roumaine, une identité originale, celle d'un pays latin au milieu d'une mer slave.

L'embellie culminera au printemps 68 avec la visite du Président Charles de Gaulle reçu par un Nicolas Ceausescu qui jouit encore du soutien d'une partie importante de la population. C'est à Craïova, en Olténie, au sud de la Roumanie que le Général déchaînera l'enthousiasme de la foule en ponctuant son discours d'une formule bien gaullienne : « La Roumanie aux Roumains ! ». Nous sommes en mai 68. Alors que Couve de Murville, le ministre des Affaires étrangères, a les traits tirés, le Général semble impassible. « La France reste exemplaire ! » déclare-t-il à la communauté française rassemblée à l'ambassade. Pendant un mois, nous ne recevons aucune nouvelle de France, ni courrier, ni journaux. De rares informations captées à la radio nous donneront une idée de la situation. Fin juin, nous rentrons au pays en passant par la Yougoslavie de Tito. Dans une banque, on nous jette à la tête nos francs avec mépris. « Vous ne méritez pas de Gaulle ! ». Tandis que les tribuns maoïstes, guévaristes, trotskystes se succèdent sur les estrades parisiennes, toute l'Autre Europe, la Russie comprise, est alors gaulliste comme elle ne l'a jamais été et comme ne l'est plus la France. Et quand de Gaulle est désavoué par les électeurs en 1969, cela signifie la fin de l'espérance pour les nations qui aspirent à l'indépendance. La politique d'ouverture de Ceausescu a fait long feu. C'est le début du culte de la personnalité, le début de la spirale infernale dans laquelle le dictateur roumain va enfermer son peuple et dont il finira par être lui-même la victime vingt ans plus tard.

La Hongrie

Nous passerons, ma famille et moi, quatre années à Budapest, de 1970 à 1974. En 1970, le souvenir de la révolution de 56 est encore présent dans tous les esprits. Et s'il ne l'était pas, les traces des balles de mitrailleuses sur les façades des immeubles de Budapest seraient là pour le rappeler. Personne ne veut recommencer 56, ni les Hongrois ni surtout les Soviétiques qui ont fort à faire avec la « normalisation » de la Tchécoslovaquie après la répression du Printemps de Prague en août 68. Tandis que la tentative roumaine tourne court, les Hongrois vont emprunter un autre chemin pour le plus grand bien de la population. Ils vont mettre en place un « nouveau mécanisme économique » qui vise à corriger les imperfections du système socialiste et ce, tout en s'en tenant à un strict alignement sur Moscou quant à la politique étrangère. Concrètement, ce nouveau mécanisme ouvre la porte au commerce privé sans le dire. NEM (*New Economic Mechanism*) signifie NON en hongrois. Ce NEM est une brèche ouverte dans la doxa socialiste. Grâce à NEM, notre vie quotidienne à Budapest est nettement plus facile qu'elle ne l'était en Roumanie.

Les petits commerçants et artisans privés se mettent en quatre pour satisfaire leur clientèle, ce qui était le dernier souci du commerce étatisé. C'est ainsi que selon la rumeur qui circule d'un pays de l'Est à l'autre, la Hongrie devient « la baraque la plus gaie du camp socialiste ». Tout ceci explique que Janos Kadar, qui avait été l'homme des Soviétiques en 56, bénéficie à présent d'une large popularité que lui envient ses pairs des Républiques populaires. Ces mesures ont cependant leurs limites. Assujettie au Pacte de Varsovie, au Conseil d'assistance économique mutuel, au Parti unique, occupée par les troupes soviétiques, la Hongrie reste en liberté surveillée.

Ce qui frappe d'emblée, lorsque l'on découvre la Hongrie en arrivant de Roumanie, c'est que ce pays n'appartient ni à l'Europe balkanique, ni à l'Europe orientale. C'est bien de l'Europe centrale que la Hongrie fait partie, et les Hongrois, dans toutes les conversations que j'aurai avec eux pendant mon séjour, revendiqueront cette appartenance. Cette insistance se comprend. « L'Europe de l'Est » est une création née de l'Accord de Yalta. Se réclamer de l'Europe centrale, si ce n'est de la Mitteleuropa, c'est prendre ses distances avec une géographie imposée par Moscou et trop facilement acceptée par les Occidentaux, Français y compris. Mais c'est aussi vouloir s'inscrire dans une tradition historique, celle de l'Empire austro-hongrois démembré en 1920 par le Traité de Trianon.

Au début des années 70, les Hongrois n'ont pas oublié. À l'Institut français où je suis affecté, je donne une conférence sur Rodin, illustrée de diapositives. À la vue d'un buste de Clemenceau sculpté par l'artiste, une dame au fond de la salle s'écrie : « C'est lui qui a mutilé la Hongrie ! ». La rancœur contre la France demeure. Alors que la connivence avec les Roumains est immédiate, même si elle n'est pas toujours dénuée d'arrière-pensées, ici, le Français que je suis doit s'appliquer à gagner la confiance. Je me dois de noter qu'en dépit des griefs contre la France, la Hongrie est, avec la Pologne, l'un des deux seuls pays sous le joug soviétique à avoir maintenu la présence d'un Institut français fréquenté à la fois par la classe moyenne et par une élite culturelle. C'est là que j'aurai l'honneur de rencontrer Gyula Illyés, poète et romancier. À vingt ans, juste après la Première Guerre mondiale, Illyés vit à Paris de petits métiers. Il est l'ami d'Eluard, de Cocteau, de Crevel, de Tzara, d'Aragon. Il me parlera longuement de ses rencontres avec Malraux. Il aurait pu devenir un poète français mais choisit de rentrer au pays où il publia notamment une magnifique fresque sur la province hongroise, *Ceux de la puszta*. C'est lui qui me fera rencontrer François Fejtő, émigré à Paris, dont les deux volumes consacrés à l'*Histoire des démocraties populaires* constitueront mon bréviaire durant toutes ces années. Cet entourage favorable m'incitera à prendre la plume à mon tour, pour collaborer d'abord aux *Cahiers de l'Est* dirigés par deux réfugiés politiques,

le Hongrois Georges Aranyossy et le Roumain Dumitru Tsepeneag, et pour écrire ensuite une Roumanie dans la collection Petite Planète au Seuil éditée grâce à l'avis favorable donné par Georges Mond, lui aussi exilé de sa Pologne natale après avoir perdu sa foi communiste.

Le séjour dans la belle capitale hongroise m'aura donné non seulement le goût mais la passion de la musique classique, à commencer par la musique hongroise. Les compositeurs Béla Bartok et Zoltan Kodaly sont joués partout. C'est à cette époque qu'émergent deux pianistes d'exception : Zoltan Kocsis et Deszö Ranki. Et j'aurai le bonheur indicible, avant mon départ, d'assister à un concert en duo donné par les violonistes russe David Oïstrakh et américain Yehudi Menuhin. Tout un symbole au-delà du plaisir musical. « À la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit ». Chaque jour passé dans l'Autre Europe, cette pensée napoléonienne me soutiendra dans le patient effort pour tisser des liens entre les deux mondes.

Premier séjour à Moscou (74-75)

« De tous les partages que l'on peut faire entre les gens, un des plus importants est celui qui s'établit entre ceux qui connaissent la Russie et ceux qui ne la connaissent pas, car ils n'ont pas la même attitude, secrète, mal définissable devant la vie ». C'est ce qu'écrit Czeslaw Milosz, l'écrivain polono-lituanien réfugié en France puis aux États-Unis, Prix Nobel de littérature. Assurément, on ne sort pas indemne d'un séjour en Union soviétique. Moscou que je retrouve après cinq ans (j'y avais effectué un bref voyage en 1969) est fidèle à elle-même. Regard inquisiteur du policier des frontières. Conciliabules à mon sujet. Deux heures de palabre pour pouvoir retirer mon lit pliant. À l'Institut Goubkine où je suis affecté, personne ne m'attend. Je ne sais pas où je vais loger. J'avise le bureau du Komsomol. Je m'impose avec mon lit pliant et menace d'y passer ma première nuit moscovite. L'étudiant de service se démène, téléphone partout. Il paraît qu'une chambre m'est réservée au foyer de l'Institut, métro Kaloujskaïa. Une piaule minuscule, d'une propreté douteuse. Impossible de loger dans ce cagibi. Je demande à téléphoner du foyer pour alerter mon épouse. « Impossible d'appeler l'étranger d'ici, même les pays frères » me dit l'étudiant qui se demande de quelle planète j'arrive. Pourtant, il se montre coopératif. Nous fonçons à la Poste centrale, rue Gorki, pour accéder à l'unique téléphone international de Moscou. Il faut annoncer préalablement la durée de la conversation et payer d'avance. Une heure d'attente pour Budapest. Quand je puis joindre mon épouse, c'est trop tard, le déménagement vient de quitter la capitale hongroise et Marie-Jeanne arrive le surlendemain en train avec nos deux enfants. Comme lors de mon premier séjour, ce qui me frappe d'emblée, c'est la démesure. Tout est grand ici, les portails, les bâtiments, les avenues, tout sauf les appartements.

Le premier contact avec la Kommandante de notre immeuble est pour le moins rugueux. De haute lutte, je parviens à obtenir deux minuscules chambres mais la négociation est loin d'être achevée. La Kommandante veut nous imposer la présence d'un spécialiste soviétique dans notre modeste gîte. Je refuse net, menace d'en référer à qui de droit, elle finit par céder. Mais elle dispose du double des clés. Renseignée par les concierges de nos allées et venues, elle visite notre logis régulièrement jusqu'au moment où nous ferons installer de nuit un cadenas finlandais. La matrone me convoque, me passe un savon. « Les Français ne respectent pas la discipline ! » Je ne bronche pas mais ne consens pas à lui donner la clé. Pour m'intimider, elle me déclare qu'elle adressera un rapport au KGB. Je ne livre ici qu'un bref aperçu des agréments de la vie soviétique. Chaque jour, nous allons de découverte en découverte. Comme le poisson dans l'eau, nous voilà immergés dans le bain glacé. Cette immersion voulue par les autorités françaises et acceptée à notre étonnement par leurs homologues soviétiques, si elle dissipe nos dernières illusions sur la nature du régime, nous permet de vivre en osmose avec une population qui ne nous est pas hostile et d'œuvrer modestement mais concrètement au rapprochement avec elle. Une action qui n'a rien de spectaculaire mais qui finit, telle la goutte d'eau, par éroder le caillou. Une action coordonnée et menée par près de soixante-dix assistants et lecteurs répartis sur tout le territoire de l'Union soviétique. Nous Français, serons les seuls à disposer d'un tel réseau.

Il est vrai qu'après le voyage du Président de Gaulle à Moscou en 1966 et son fameux discours prononcé partiellement en russe, la France, du moins une certaine France, est populaire en URSS. La France d'Édith Piaf, de Jean Gabin, d'Yves Montand, avant qu'il ne remette en question ses idées, la France antifasciste, la France qui a combattu aux côtés de l'Armée rouge, ce que symbolise l'escadrille Normandie-Niemen et ses faits d'armes que tout un chacun connaît ici.

Cette plongée dans le monde soviétique m'aura permis d'en comprendre le fonctionnement et d'en déceler les failles. La formule que prône Kadar et qui réussira à la Hongrie (ceux qui ne sont pas contre nous sont avec nous) n'est pas en vigueur à Moscou. Mikhaïl Souslov est encore l'idéologue inflexible d'un Parti qui s'appuie sur la police et sur l'armée pour geler toute tentative de libéralisation. Sous Leonid Brejnev, le temps est à la stagnation. Mais il arrive, ici comme dans les Républiques populaires, que les langues se délient. De toutes les confidences que j'ai pu recevoir, c'est celle d'un vice-ministre des Transports dont je vous ferai part. En état d'ivresse, me déclarant son amitié en multipliant les embrassades, le haut-fonctionnaire, apprenant que je n'étais pas communiste, me déclara tout de go à ma surprise : « Je t'aime encore plus, Micha, j'ai voyagé en France, votre système social est meilleur que le nôtre ! »

Très vite, le vice-ministre avait remis son masque mais c'était dit. Il m'aura permis de déceler le grand écart entre la propagande et la réalité, entre ce que l'on pense et ce que l'on dit. Dès les années soixante-dix, à l'Est, plus personne ne croit aux lendemains qui chantent.

Tel n'est pas le cas à l'Ouest, en France tout au moins, où nombreux sont encore ceux qui, dans le sillage de Sartre pour qui « un anticommuniste est un chien », se refusent à « désespérer Billancourt » et continuent à fermer les yeux et se boucher les oreilles malgré les récits de Gide, de « retour d'URSS », les révélations de Kravchenko, malgré la répression du soulèvement hongrois et celle du Printemps de Prague. Cependant quelques intellectuels de renom font preuve de lucidité. C'est le cas de Jean-François Revel auteur de *La tentation totalitaire*, de l'ancien communiste Alain Besançon dans son *Court traité de soviétologie* et c'est aussi et d'abord le cas de Raymond Aron dont l'unique tort est d'avoir eu raison trop tôt lorsqu'il dénonçait *L'opium des intellectuels*.

Berlin-ouest (1975-1978)

Durant les trois années que je passerai à Berlin, à l'Institut français d'une part, à la *Freie Universität* d'autre part, je ne me lasserai pas de noter, non sans quelque amusement, les mouvements contradictoires des opinions à l'Est et à l'Ouest. Usure de l'idéologie à l'Est sous l'ère brejnévienne marquée par l'immobilisme et retour de flamme de l'utopie sous sa forme gauchiste à l'Ouest avec la bande à Baader. Berlin-ouest, *Inselstadt*, la ville-île, est alors une enclave privilégiée à l'intérieur de l'Europe rouge. Elle est vue par ceux d'en face comme un défi sinon une provocation. Pomme de discorde entre les deux mondes, Berlin est aussi un poste d'observation et un lieu propice de réflexion sur l'évolution comparative des deux systèmes. Certains estiment que la confrontation est inévitable, d'autres croient à une convergence possible. À la jonction des deux mondes, la ville est particulièrement sensible aux divergences de vue quant à leur relation. On a beau se complaire dans l'oasis capitaliste, comment pourrait-on oublier qu'elle est encerclée par le Mur depuis la nuit funeste du 13 août 1961 ?

À peine suis-je arrivé dans le secteur occidental de Berlin que je m'empresse d'aller voir le Mur. Des estrades sont dressées à divers endroits qui permettent d'entrapercevoir la partie orientale de la ville. Tandis que je regarde les *Vopos* du haut de l'estrade, mon voisin allemand qui accompagne un groupe de visiteurs s'exclame, sans doute à l'attention de l'Ouest comme de l'Est : « *Ohne Liebe keine Freiheit!* ». Sans amour, pas de liberté ! C'est d'abord le nazisme et la haine qu'il a engendrée qui sont les causes premières de la division de l'Allemagne. Mais c'est Staline dont le pays a supporté une lourde part du poids de la guerre

qui a imposé la division lors de la Conférence de Yalta. Si le Mur concrétise la division, il définit aussi l'étendue de la domination soviétique, un Empire d'une nouvelle forme qui se déploie en larges cercles concentriques sur tous les continents. Mais un si vaste Empire qui doit ériger des murs pour se défendre, peut-il « survivre en 1984 » ? La question vient d'être posée par le dissident Andreï Amalrik dans un livre dont le titre paraphrase celui du célèbre ouvrage de George Orwell.

L'attente des Tartares n'a rien d'austère. Économats de l'armée, cités agréables, bien aménagées, sises dans la verdure. C'est la belle vie pour les civils comme pour les militaires du G.M.B., le Gouvernement militaire de Berlin. Il y fait même trop bon vivre et l'on y contracte un mal spécifique, *la berlinite*. Pendant ce temps, il y a tout de même des types qui ne font pas de bruit mais qui risquent leur peau, des types qui partent patrouiller de nuit en R.D.A. dans des voitures camouflées. Difficile de garder la tête dans le sable quand on apprend qu'un évadé d'Allemagne de l'Est ou un chauffeur de poids lourd italien qui voulait se soulager et avait imprudemment garé son camion sur une aire de l'autoroute interdite aux étrangers se sont fait abattre.

Côté allemand, nombreux sont ceux qui cultivent la nostalgie du paradis perdu d'avant le nazisme et le communisme. Les années vingt sont à la mode, l'époque de la République de Weimar, de l'expressionnisme, d'Alfred Döblin, de Gottfried Benn, de Kurt Tucholsky, de George Grosz. Les expositions prestigieuses se succèdent. Berlin-ouest rivalisant avec l'Est, s'honore de ses grands musées, Dahlem, Charlottenburg, de sa Philharmonie dirigée par Herbert von Karajan, de son théâtre où règne Peter Weiss. La ville libre se targue aussi de ses boîtes de nuit, de ses spectacles affriolants, ses bars de travestis, autant de divertissements que n'offre pas la capitale austère de la Prusse rouge. Le Berlin nocturne est aussi un lieu de passage ou de rencontre pour les hommes de l'ombre de divers pays, soit qu'ils arrivent « du froid » ou qu'ils se rendent de l'autre côté.

Notre Institut reçoit des personnalités de premier plan. François Seydoux, éminent diplomate, y présente ses *Mémoires d'Outre-Rhin*. Patrice Chéreau donne *La Dispute* de Marivaux au Schiller Theater et vient s'expliquer sur sa mise en scène. Jean Lacouture commente sa *Biographie* d'André Malraux quelques jours après la disparition de l'ancien ministre de la Culture. Alain Robbe-Grillet suscite un vif débat lors de sa prestation. À un auditeur qui lui demande ce qu'il pense d'Alexandre Soljenitsyne, Robbe-Grillet répond : « C'est un faux témoin ! ». Murmures réprobateurs dans la salle. Il me tarde de retrouver l'Est où du fait des contraintes, les créateurs délaissent les jeux formels et posent les grandes et vraies questions.

Trois jours avant mon départ, le lundi 16 octobre 1978, une fumée blanche s'échappe de la chapelle Sixtine. Karol Wojtila, le nouveau Pape, est polonais! Quelques années plus tard, en mission dans son pays, Jean-Paul II adressera à la foule son exhortation célèbre: «*N'ayez pas peur!*» Elle fera trembler la deuxième superpuissance au point que l'on attendra à la vie du Saint-Père.

Sofia (1978-1981)

C'est grâce à une permutation avec un collègue nommé en Bulgarie mais préférant rester à Berlin que je retrouverai *le bloc de l'Est*. Un automne maussade suinte sur la capitale bulgare. Le mont Vitocha qui domine la ville est invisible et le restera pendant quinze jours. Aucun logement ne m'a été réservé par l'Université Kliment Ohridski où je suis affecté. Je passe mon premier week-end dans une chambre de passage que je partage avec un astronome soviétique. Les magasins étant fermés, nous puisons dans nos réserves, une boîte de sprats du côté de l'astronome, une plaque de chocolat de mon côté. Vive l'amitié franco-soviétique! À ces débuts difficiles s'ajoute un accident de voiture dont je ne saurai jamais s'il a été provoqué ou non. Une camionnette qui fonce sur ma Peugeot. Une aile et un phare à remplacer. Plus de peur que de mal. Le chauffeur s'adresse à moi en portugais. Il rentre d'Angola où il était coopérant. Civil ou militaire? Mieux vaut ne pas poser de questions. C'est d'ailleurs ce que me conseille le collègue bulgare chargé de m'accueillir. Je replonge dans un monde familier.

Cent cinquante fois plus petite que l'U.R.S.S., la Bulgarie apparaît comme un modèle réduit de la patrie du socialisme. Ici, comme à Moscou, triomphe le baroque stalinien. Sofia a son *Tzoum* qui rivalise avec le *Goum* moscovite. Et le centre de la capitale est occupé par le Mausolée de Georgi Dimitrov qui est l'équivalent du Mausolée de Lénine. En plus petit comme il se doit. Dimitrov, le héros du procès de l'incendie du *Reichstag*, fut le secrétaire général du *Komintern*. Après sa mort en 1949 dans des conditions mystérieuses, Staline restituera le corps aux Bulgares et leur dépêchera l'embaumeur officiel de Lénine. Dans les rues de Sofia, mêmes limousines noires à rideaux que sur les avenues de Moscou. Ici, comme là-bas, la peur se lit sur les visages des simples citoyens. La Bulgarie paraît bien mériter son surnom de «seizième république de l'Union».

Ce serait cependant une erreur de croire que la fidélité au grand frère est sans faille. La grogne subsiste dans la population. Des étudiants osent faire la grève des examens, des ouvriers manifestent ici et là, Un écrivain, Yordan Raditchkov, obtient un énorme succès avec sa pièce au titre évocateur *Tentative d'envol*. En Bulgarie, comme dans les pays frères, le système se déglingue, entraînant les mêmes maux: absentéisme, pénurie, corruption. Les milieux dirigeants eux-mêmes sont guettés par le doute, y compris dans la famille de

Todor Jivkov, l'inamovible secrétaire général du Parti dont la fille Ludmilla, en modernisant l'infrastructure culturelle du pays, tente de faire souffler un air nouveau, ce qu'elle paiera probablement de sa vie. On ne badine pas avec le dogme. Toute cette période est marquée par la répression à l'intérieur mais aussi à l'extérieur où les services bulgares s'en prennent aux dissidents. On se souvient des tristement célèbres « parapluies bulgares ».

J'emporterai de Bulgarie quelques souvenirs durables, les courses dans la neige des chats de Sofia, les longues marches sur les pentes du Vitocha en pleine tourmente au risque de disparaître, les innombrables fresques à l'intérieur des petits monastères perdus dans la montagne, la qualité d'une école linguistique qui nous a donné Tzvetan Todorov et Julia Kristeva, les chansons populaires avec leurs accents de tristesse infinie, les basses profondes de Boris Christov et de Nicola Ghiuselev. Autant de lumières dans la nuit de la mémoire bulgare.

Moscou (1983-1986)

Après un voyage à Istanbul puis en Asie centrale dans *Le milieu des Empires* – selon le titre du livre de René Cagnat et Michel Jan – entre la Russie et la Chine, je me décide à rentrer en France. Le pays a beaucoup changé depuis mon départ quatorze années auparavant. Tout en tentant de me réadapter, je brûle de repartir et lorsqu'à l'été 83, on me propose le poste d'attaché culturel chargé des échanges artistiques à l'Ambassade de France à Moscou, je n'hésite pas. Je devrai pourtant attendre durant plusieurs semaines le visa délivré par les autorités soviétiques. Cela est dû au refroidissement des relations avec la France suite à l'expulsion au printemps par le Président Mitterrand de quarante-sept diplomates identifiés comme agents grâce aux révélations de Vladimir Vetrov, Farewell de son nom de code, qui sera fusillé en janvier 85. Le visa qui m'est enfin octroyé en octobre constitue, selon le Quai d'Orsay, un test du relatif réchauffement des relations. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, quand je hume à la frontière finno-soviétique (j'ai dû passer par le nord, la R.D.A. m'ayant refusé le visa de transit) le fumet fait d'essence mal raffinée, de chou aigre, de sueur, de tabac fruste, je suis presque heureux. Un bonheur mitigé néanmoins car tout au long de la route et ce, jusqu'à Moscou, je suis filé par des Volgas noires qui se relaient.

Si le pays ne me semble pas avoir changé en apparence, on perçoit très vite les tensions sous-jacentes qui vont s'aviver lors de ce deuxième séjour. Le système est à bout de souffle et la dégradation culminera avec l'accident de Tchernobyl. L'armée est enlisée dans le guêpier afghan. Et les relations avec les États-Unis de Reagan sont de plus en plus tendues. Sous Andropov, Tchernenko, Gorbatchev, la ligne politique oscillera de plus en plus souvent, les phases d'ouverture alternant avec des périodes de raidissement. Au sein même du Parti et des

organes de sécurité, certains se cabrent et d'autres aspirent au changement, inquiets de voir la Chine de Deng Xiao Ping prendre son essor. C'est dans ce contexte instable qu'il nous revient de mener une politique culturelle, à la fois audacieuse, exploitant toutes les opportunités et prudente car le retour de bâton est toujours possible. Dans ce domaine, la France est en première ligne et elle reste populaire. Sans négliger l'action souterraine faite de contacts divers dans les milieux intellectuels et artistiques, nous allons nous appuyer sur les organismes officiels, le ministère de la Culture, les divers Comités d'État pour le sport, la télévision, la radio, l'Union des Compositeurs, celle des Écrivains et les associer à nos projets dans tout le pays. Du côté français, le soutien d'Air France et des entreprises et banques accréditées en U.R.S.S. nous sera acquis et constituera un appoint décisif à notre action dont je ne puis citer ici que quelques temps forts : la tournée de la Comédie-Française à Moscou mais aussi, pour la première fois, à Irkoutsk, celle de l'Orchestre de Paris, dirigé par Daniel Barenboïm rappelé quinze fois alors que des vivats à la France éclatent dans la salle, celle du Ballet de Nancy qui triomphe au Bolchoï, les Semaines du Film français, avec la présence de Lino Ventura, à Moscou, Leningrad, Kiev et Erivan, l'accueil chaleureux réservé à Marcel Marceau, l'exposition commune à l'Ermitage, *La France et la Russie au Siècle des Lumières*, autant d'événements réalisés, en dépit des oppositions idéologiques, grâce à une bonne volonté commune des deux parties. Quand je quitte Moscou, en pleine perestroïka, en septembre 86, j'ai bien conscience d'avoir vécu la période la plus exaltante de ma vie professionnelle.

Clair-obscur sur Prague (1986-1989)

Cette nomination à Prague comme conseiller culturel revêtait pour moi une importance toute particulière. J'étais né le jour des accords de Munich et m'apprêtais à fêter mon cinquantième anniversaire dans un pays dont le destin paraissait indissolublement lié au chiffre huit :

- 1918 : fondation de la République tchécoslovaque ;
- 1938 : accords de Munich qui préludent à l'Annexion des Sudètes par Hitler puis à l'établissement du Protectorat de Bohême-Moravie et de l'État slovaque de M^{gr} Stefan Tiso ;
- 1948 : le coup de Prague. Les communistes éliminent leurs alliés portés avec eux au pouvoir par des élections libres ;
- 1968 : le Printemps de Prague, réprimé par les troupes du Pacte de Varsovie et le début de la « normalisation » du pays.

Qu'allait-il advenir en 1988 ? Tchèques et Slovaques redoutaient une année de tous les dangers. La plupart des habitants n'osaient espérer quelque

renversement miraculeux et guettaient incrédules le vent venu de l'Est. C'est dans cette ambiance d'apparent immobilisme que je prends mes fonctions le 3 septembre 1986. Ici aucun débat semblable à celui qui s'engage à Moscou. C'est le monde à l'envers. Prague suit une ligne dure alors que Moscou est en pleine déviation. Chat échaudé craint l'eau froide. Il ne sera guère aisé de conduire des projets dans un tel climat. La stagnation est le fait de la normalisation mais le malaise remonte à plus loin dans le passé. Si l'âge d'or des relations entre les deux guerres garde ses nostalgiques dans des générations en voie de disparition, beaucoup plus nombreux sont les Tchécoslovaques qui ne nous pardonnent pas de les avoir abandonnés à Munich en 1938.

Notre mission consiste donc à débloquer la situation. Dès l'hiver 86, je suis en contact avec l'Ambassade d'Union soviétique à Prague, vaste bâtiment gris entouré d'un grand parc planté de bouleaux. Cela me sera facilité par les bons rapports que j'entretiens avec le consul soviétique, francophone et qui est resté francophile malgré son expulsion de France en 1983. Ces relations utiles que ne peuvent ignorer nos amis tchèques et slovaques vont me permettre de les convaincre que le vent soufflant de Moscou peut leur être favorable. Le dossier délicat des relations avec les dissidents, signataires de la Charte 77, étant confié à notre conseiller politique, j'ai les mains libres pour déminer le terrain. Avec le soutien de l'Ambassadeur Jacques Humann et le concours du côté français des historiens Bernard Michel, Antoine Marès et Marc Ferro, du côté tchécoslovaque de Lubomir Moncol, ancien conseiller culturel à Paris, deux colloques d'histoire traitant des relations franco-tchécoslovaques entre 1918 et 1945 seront organisés. On y évoquera la présence française au début du siècle : Paul Claudel, consul à Prague en 1912, création de l'Institut Ernest Denis entre les deux guerres, rôle décisif des Français dans le Cercle de Prague. Tout sera dit sur l'abandon de Munich. On rappellera l'annulation de l'accord par de Gaulle en 1942, on reviendra longuement sur le combat commun contre le nazisme, résistants tchécoslovaques en France, soldats français participant à l'insurrection de la Slovaquie.

Tandis que la *Prestavba*, traduction tchèque de la *Perestroïka*, fait son entrée en Tchécoslovaquie après que Gorbatchev en personne, applaudi par la jeunesse, est venu apporter la bonne parole à Prague, le carcan se desserre et nous pourrions initier un grand nombre de manifestations culturelles, conférences, expositions, concerts. Je mentionnerai, entre autres, la venue de François Nourissier dont *L'Empire des nuages* vient d'être traduit en tchèque. Douze écrivains lui succéderont. Je citerai le récital conjoint de Martial Solal et de Michel Portal donné dans un pays où le jazz est hautement suspect. L'étreinte se relâche jusqu'à ce 14 juillet 89 où je suis convié le matin, à l'occasion du

bicentenaire de la Révolution, à prendre la parole en direct à la télévision tchécoslovaque. Et l'après-midi, lors de la réception donnée au Palais Buquoy, je m'entretiendrai avec Vaclav Havel autorisé spécialement à sortir de prison pour honorer notre invitation.

Durant ces vingt années passées à l'Est de l'Europe, j'aurai vu de l'intérieur, les forces centrifuges à l'œuvre, un travail de sape, commencé avec l'émancipation yougoslave, la scission albanaise, puis les tensions avec la Chine jusqu'à « l'éclatement » final qui ne s'est pas produit en Asie centrale, comme l'avait annoncé Hélène Carrère d'Encausse, mais à Moscou même au sommet du pouvoir.

Japon (1989-1998)

La décision de partir en Extrême-Orient, je l'ai prise à Prague après l'expérience de ce que l'on appelle « une mort imminente ». J'avais alors demandé à mon directeur général, Jean-Pierre Angremy, de son nom de plume Pierre-Jean Rémy, d'être envoyé en Chine ou au Japon. En septembre 89, j'étais nommé à la tête de l'Institut franco-japonais du Kyushu dans l'île du sud de l'Archipel. Une surprise de taille m'y attendait. Le nouveau secrétaire d'État, chargé de coiffer le directeur général, allait faire pression sur moi par tous les moyens pour que je ferme l'Institut et le transforme en Alliance française. Les autorités japonaises que je consultai et l'opinion publique voyant d'un mauvais œil cette décision unilatérale du gouvernement français, il s'ensuivit un bras de fer avec le ministère à l'issue duquel je sauvai notre établissement et perdis mon poste. Un cas d'école. Une administration centrale agitée par des tensions internes qui se répercutent sur l'action extérieure et la rendent sourde aux observations de l'homme de terrain. Suite à cette éviction, les Japonais, m'ayant vu à l'œuvre, me proposèrent un poste de professeur titulaire à l'Université privée de Kurume où je suis resté jusqu'en 98.

À peine arrivé au Japon où j'avais effectué un premier voyage en 1985, je suis saisi d'émerveillement. En comparaison avec la grisaille de l'Est européen, ici tout brille, tout fonctionne. L'harmonie règne, en apparence tout au moins. Il apparaît évident que le centre de gravité du monde s'est déplacé vers l'Asie-Pacifique. Durant ces années quatre-vingt-dix, alors que le grand voisin chinois est en plein essor, le dragon japonais opère sans le dire un retournement complet à la faveur duquel le Kyushu proche du continent devient la tête de pont de l'expansion économique. Ce n'était donc pas le moment pour nous de fermer notre antenne.

Délivré des obligations officielles, je suis à même de mieux connaître le pays sous toutes ces facettes. *TATEMAE/HONNE*. Deux mots-clés pour comprendre

le Japon. Le masque social et les sentiments profonds. Si l'écart existe partout, il est plus accentué au Japon. D'où le refoulement, les tensions internes, invisibles de prime abord. Gare au clou qui dépasse, ne pas faire de vagues! Ce sont les règles de base pour qui veut vivre dans ce pays. Ce grand écart est également à l'origine des tensions internationales. Les voisins asiatiques doutent de la sincérité des autorités japonaises lorsqu'elles expriment des regrets pour les crimes commis lors de la Seconde Guerre mondiale. Quant à la relation avec la Russie, elle est bloquée suite à l'annexion des îles Kouriles par l'Armée rouge en 1945. Le Japon n'a donc d'autre issue que de se ranger sous la bannière américaine, ce que conteste une partie, certes minoritaire, de la population.

L'approche de ce pays insulaire fermé à toute influence extérieure durant trois siècles suppose une connaissance intuitive sinon érudite du bouddhisme, du confucianisme, du taoïsme et surtout du shintoïsme, la religion originelle du Japon, religion animiste et panthéiste qui fit longtemps de l'Empereur le dieu suprême. Deux romans, *Le pavillon d'or* de Yukio Mishima et *La femme des sables* d'Abe Kobô m'auront aidé à saisir de l'intérieur le mythe japonais qui imprègne jusqu'aujourd'hui les comportements des habitants de l'Archipel.

Déchargé des fonctions officielles, j'aurai pu rencontrer des gens de toute condition et me familiariser avec une autre façon de voir et de sentir sans pour autant adhérer à l'idée entretenue par certains Japonais et étrangers pour lesquels le Japon constituerait une *île absolue* selon le titre d'un livre de Thierry de Beaucé, le secrétaire d'État aux relations culturelles internationales. Comme chaque pays, le Japon, bien qu'il soit insulaire, doit beaucoup aux influences extérieures, coréennes, chinoises, européennes, américaines. Il est vrai cependant qu'il y règne une atmosphère particulière que l'on peut capter partout, notamment le soir dans les gargotes. Celui qui n'a pas fréquenté les quartiers des bars ne connaît pas le Japon. Ce n'est que dans ces lieux que le Japonais tombe le masque et ouvre son cœur. Je me rendrai aussi chaque semaine au temple zen de Dazaifu pour m'y initier sans souffler mot à l'art du non-agir. Enfin, deux années durant, j'étudierai avec un vieux maître le *Shudo*, la calligraphie, ce qui me confortera à m'engager plus avant dans la voie de l'écriture.

Avant de conclure, je voudrais revenir au point de départ, à savoir *la mémoire lorraine* à laquelle je dois sans doute mes pérégrinations orientales. Il y eut les récits de mon grand-père lorrain mosellan mobilisé sous l'uniforme allemand à l'est de l'Europe lors de la Première Guerre mondiale. Il y eut aussi les liens historiques de la Lorraine avec la Pologne où j'ai passé une année au début des années deux mille, refaisant à l'envers le chemin emprunté par notre duc Stanislas. Enfin, le japonisme de l'École de Nancy a sans doute joué un rôle dans mon attrait pour l'Archipel.

J'en viens à la conclusion. L'expérience particulière née de l'expatriation pourrait se résumer en un seul mot : *le décentrement*. Un exercice salutaire pour le Français qui a souvent tendance à se regarder dans le miroir, soit pour s'y complaire soit pour se fustiger. Ce décentrement entraîne un processus dialectique constant qui conduit à l'obligation de se remettre en cause surtout quand la comparaison avec le pays d'accueil nous est défavorable. Le regard que porte le Français de l'étranger sur son pays se modifie avec la distance. La France est appréhendée comme un tout spatial et historique. Une manière de voir qu'il conservera lorsqu'il rentrera au pays, regrettant parfois que son expérience ne soit pas prise en compte. Pour finir, je laisserai la parole à Simon Leys qui m'a ouvert les yeux sur la Chine : « Un peu à la façon des plongeurs qui descendent à de grandes profondeurs ou des astronautes qui regagnent l'atmosphère terrestre, ceux qui ont été exposés longuement à un autre milieu culturel rencontrent à leur retour un réel problème de « décompression » mentale, proportionnelle au degré de dépaysement auquel ils ont été soumis (ou au degré d'acculturation qu'ils avaient réussi à atteindre) et dont la pathologie resterait d'ailleurs à étudier », ce dont je laisse le soin à d'autres.